NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

91 N° 6 1969

L'Église dans la crise actuelle

Henri DE LUBAC (s.j.)

p. 580 - 596

https://www.nrt.be/en/articles/l-eglise-dans-la-crise-actuelle-1389

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

L'Eglise dans la crise actuelle *

Que nous assistions aujourd'hui à une crise de civilisation, c'est là une assertion qui, depuis quelque temps déjà, est devenue banale. Il n'est pas besoin, pour constater le fait, de cette intuition quasi prophétique qui le faisait annoncer par le Père Teilhard de Chardin, il y a un demi-siècle environ. Que, plus que celles d'autres époques, la crise actuelle soit aiguë et accélérée, l'évidence s'en impose à tous. Mais jusqu'à ces tout derniers temps, pour la caractériser, on parlait seulement de « mutation ». Aujourd'hui, un autre mot commence à s'imposer, pour en dépeindre une phase nouvelle : c'est le mot de « destruction ». Dans une communication récente, présentée à l'Académie des sciences morales, à Paris, sur « la violence dans les beaux-arts », M. André Chastel s'exprimait ainsi : « Notre époque sera vraisemblablement caractérisée par la rapidité du développement qui a conduit à ce qu'on peut appeler, par anticipation, une irrésistible et mystérieuse autodestruction [1] ».

M. André Chastel est historien de l'art, et l'art exerce souvent, dans ses formes inventives extrêmes et dans ses recherches jugées scandaleuses, un rôle prémonitoire [2]. Mais il n'est guère besoin de le consulter pour savoir à quoi s'en tenir. La frénésie de violence qui explose ou qui couve en divers lieux de notre planète, qu'elle soit redoutée comme une force sauvage ou qu'elle suscite l'espoir d'une autre société, voire d'une autre humanité, nouvelle et merveilleuse, n'est pas un accident passager. Un observateur perspicace, M. Erik Weil, avait pu la prédire, voici quinze ans déjà :

> « Aujourd'hui, disait-il, la contradiction entre la *vie intime* et la société est un fait, et un fait qui pose un problème à la pensée... Il est vrai que la majorité des hommes dans la société moderne n'expriment pas le sentiment de leur situation *problématique* ; il se peut même que ce sentiment, comme sentiment enregistré par une conscience, soit absent chez eux. Mais enregistré ou non, il existe et agit ; la preuve est fournie par le nombre des déséquilibrés (de ceux qui se qualifient ainsi eux-mêmes) dans les sociétés les plus avancées : suicidaires, névrosés, convertis à de

---

* Conférence donnée à l'Université de Saint-Louis, Missouri (U.S.A.), le 29 mai 1969, à l'occasion de la clôture du cent-cinquantième anniversaire de cette Université.

1. Le 25 novembre 1968, commission d'études sur la violence.

2. « L'art a représenté *à l'avance* le monde désintégré par la « bombe » ; comme Picasso et Kafka ont décrit *à l'avance* la société concentrationnaire » : Olivier **Clément**, ***A propos de la beauté : crise et promesses***, **dans *Axes*, t. 1, janvier 1969, p. 12.**

fausses religions..., alcooliques, morphinomanes, criminels 'sans motif', chasseurs d'impressions et de distraction. Le même sentiment d'insatisfaction explique les mouvements de protestation contre la réalité de la société, les déclamations et sermons de révoltés à vide qui ne se dressent pas contre tel trait de l'organisation sociale, mais contre l'organisation en ce qu'elle a de rationalité calculatrice et qui opposent à la mauvaise réalité de la *dés-humanisation* et de la *chosification* le rêve formel d'une existence dans le pur arbitraire [3] ».

Il y a deux ans à peine, M. Erik Weil pouvait reprendre avec une assurance accrue le même diagnostic, auquel les faits viennent de plus en plus donner raison :

« La société de travail a domestiqué l'animal déchaîné par la lutte entre les individus et les groupes, — elle a vidé l'homme... Elle a fait disparaître la pression extérieure et celle des maîtres arbitraires, — elle n'a pas libéré l'homme si toute libération de l'homme est libération pour une vie sensée... Elle a universalisé l'homme par la rationalité, — elle ne lui permet pas de dire ce que signifie son entreprise. Elle laisse à l'individu le temps de s'amuser, — elle ne fait rien, elle ne peut rien faire pour qu'il pense, qu'il dise un monde, son monde, soi-même en son monde... Le résultat est l'ennui du progrès infini et insensé, un ennui auquel on n'échappe que par la violence désintéressée [4] ».

C'est le même diagnostic que, de façon indépendante, porte M. Paul Ricoeur, en parlant d'un monde, le nôtre, de plus en plus rationnel et en même temps de plus en plus insensé. Plus ce monde se rationalise, et plus il devient absurde. Il n'est pas étonnant, conclut M. Paul Ricoeur, qu'à l'âge de la planification, l'intelligence, réduite aux lois d'un entendement calculateur, « ne trouve plus pour vis-à-vis que la contestation radicale du beatnik ou l'absurdité d'un crime sans but [5] ».

---

3. Erik WEIL, *Philosophie politique,* Paris, Vrin, 1956, pp. 94-95. « C'est que la société, de par son principe, exige que l'individualité de l'individu disparaisse. Or, c'est de l'individualité que la société l'exige, et ce n'est que d'elle qu'elle peut espérer l'obtenir. (Mais) l'individualité reste irréductible, *parce que* la société exige d'elle de se sacrifier elle-même, et la *fixe* ainsi dans une situation de conflit... ».

4. *Violence et langage,* dans *La Violence* (Recherches et débats), Paris, Desclée De Brouwer, 1967, pp. 83-84.

5. *Ibid.,* p. 92. Ces lignes étaient écrites un an avant les événements de mai-juin 1968 en France. On lira sans doute avec intérêt ces lignes convergentes de Jacques PIRENNE, *Les grands courants de la civilisation universelle,* t. 2, p. 313 : « Sans qu'il ait pu s'en douter, l'Occident a profondément souffert de sa rupture avec la culture plusieurs fois millénaire de l'Orient. En perdant sa fantaisie, son humanité, il a commencé à s'acheminer vers ce matérialisme de fer qui, de plus en plus orienté vers la réalisation d'une utilité directe et tangible, allait lui donner en quelques siècles, il est vrai, une maîtrise incontestée du monde, mais au prix d'un 'réalisme' qui le livrerait un jour à la plus affreuse des crises que l'humanité ait jamais connues, et au cours de laquelle il se jetterait dans une œuvre impitoyable de destruction de lui-même, pour avoir perdu le sens des véritables valeurs. » Cité par Th. STROTMANN, *Karl Barth et l'Orient chrétien,* dans *Irenikon,* 42 (1969), p. 42.

Il n'est pas étonnant, ajouterons-nous, que la crise ait affecté particulièrement la jeunesse, qu'elle ait pris dans tous les continents la forme d'une crise universitaire, et qu'elle ait abouti à une contestation universelle.

Il n'y a pas lieu de s'étonner non plus si, dans son principe sinon dans toutes ses manifestations et dans ses issues nihilistes, cette crise violente a suscité un écho de sympathie, parfois ardente, en nombre de consciences chrétiennes. Comment en effet le chrétien ne serait-il pas disposé à réagir contre un système qui méconnaît la dignité de l'homme, qui étouffe son âme, et qui le ferme à l'espérance? Comment ne saisirait-il pas cette occasion de montrer à son frère désemparé le sens qui, depuis la première prédication de l'Evangile, à travers les multiples variations de l'histoire, illumine la vie de sa communauté ? C'est bien là, en effet, ce qui s'est produit en plus d'un cas ; il n'a pas manqué, notamment, de jeunes chrétiens, fermes dans leur foi, pour répandre autour d'eux la lumière dont ils sont porteurs. — En revanche, ce qui peut paraître étonnant, c'est que la même crise ait retenti avec tant de force à l'intérieur même de l'Eglise, et contre elle ; c'est que le même esprit de contestation, s'étant emparé de nombreux croyants, les ait tournés contre la communauté dont ils sont les membres, *en même temps* qu'ils continuent à subir la fascination de ce monde moderne contesté par d'autres. Il y a là et un mimétisme et une inversion également étranges. Certes, et nous allons bientôt le dire, la situation présente à l'intérieur de l'Eglise catholique est loin de se réduire à un tel paradoxe. Mais ce paradoxe en est bien l'une des caractéristiques majeures. C'est lui qu'il nous faut d'abord décrire à grands traits.

*
* *

La contestation généralisée d'aujourd'hui est double. Elle s'en prend aux structures de la société établie, ainsi qu'au patrimoine intellectuel, pourchassé jusqu'en ses racines, que cette société nous transmet. Or, dans l'un et l'autre de ces deux domaines, nous la voyons à l'œuvre au sein du catholicisme [6].

Nous ne parlons pas ici, bien entendu, de critiques sérieuses, circonscrites dans leur objet, provenant d'hommes compétents et responsables, soucieux de justes réformes ou d'adaptations devenues nécessaires, — encore que les renouvellements les plus décisifs sortent moins des plans des réformistes que des créations des saints.

6. Nous avons fait une première analyse de cette situation dans notre ouvrage *L'Eternel Féminin, étude sur un texte du Père Teilhard de Chardin* (Paris, Aubier, 1968), seconde partie, chapitres I et II.

Nous ne parlons pas des critiques, même excessives dans leur forme, qui sont inspirées par l'amour. Nous ne voulons pas non plus méconnaître, bien loin de là, que bien des questions sont aujourd'hui posées, qui « ne se réduisent pas à une entreprise de subversion : tout n'est pas constitué et *donné*, et il y a lieu de *chercher*[7] ». Mais il nous faut bien constater aussi — chaque jour en apporte de nouveaux exemples — une disposition amère et vindicative, décidée d'avance à ne rien épargner ; une volonté de dénigrement, une sorte d'agressivité qui s'exerce à la fois contre le passé de l'Eglise et contre son existence actuelle, contre toutes les formes de son autorité, contre toutes ses structures, parfois sans distinction de celles qui sont dues aux contingences historiques et de celles qui lui sont essentielles, étant d'institution divine. Une grille fonctionne, dans certains esprits, pour rejeter dans l'ombre tout ce que l'Eglise a produit, au cours des siècles, de fruits d'humanité, tous ses apports à l'épanouissement de la personnalité humaine, la fécondité des inventions toujours renouvelées de la charité qu'elle puise dans l'Evangile et qu'elle entretient dans l'âme de ses enfants. Dans des écrits dont l'arbitraire dépasse celui des travaux dénoncés à juste titre comme déformés par des visées apologétiques, son histoire est odieusement travestie. Il est d'ailleurs si facile de trouver de quoi railler ou s'indigner dans la multitude indéfinie des faits et dans la considération de l'humaine misère ! Sa Tradition, méconnue, n'est plus ressentie que comme un poids ; alors qu'elle est avant tout une force vivante, actualisante, on l'assimile, parce qu'on ne fait plus l'effort de s'y insérer, aux déchets d'un passé mort. De même, l'autorité de l'Eglise n'est plus envisagée que comme une puissance extérieure, voire ennemie, dont tout exercice est jugé tyrannique. Son magistère n'est plus supporté qu'avec impatience ; ses déclarations sont tenues pour abusives, âprement discutées, voire entièrement rejetées. On ne craint pas d'agiter l'opinion contre lui. Il semble qu'on ait parfois perdu tout soupçon de la nature et des exigences de la liberté chrétienne. Et j'admire la bonne conscience de tant de fils de l'Eglise qui, sans avoir jamais rien fait de grand, sans avoir pensé ni souffert, sans prendre même le temps de la réflexion, se font chaque jour, aux applaudissements d'une foule étrangère, les accusateurs de leur mère et de leurs frères. Bien souvent il m'est arrivé, en les entendant, de penser : combien plus l'Eglise, toute l'Eglise, serait-elle en droit de se plaindre d'eux !

Voici deux ans déjà que l'un des esprits les plus nobles et les plus sagaces de notre génération faisait allusion à ce désordre, en des termes que leur modération même rend particulièrement pressants. Il s'agit d'un anglican devenu catholique, Mgr Christopher Butler,

7. Yves CONGAR, *Au milieu des orages*. Paris, Ed. du Cerf, 1969, p. 57.

naguère abbé bénédictin de Downside et membre influent du concile, aujourd'hui évêque auxiliaire de Londres. « On me permettra, disait-il vers la fin de 1967, de l'affirmer, après avoir vécu le concile et m'être réjoui de son œuvre : certains phénomènes dans la vie de l'Eglise actuelle me pressent de rappeler à l'attention de tous qu'à la longue la vie charismatique peut se détruire elle-même, à moins que les droits divins du magistère ne soient sincèrement reconnus et loyalement respectés [8] ». Plus d'un siècle auparavant, considérant la phase critique par laquelle passait alors l'Eglise d'Angleterre, le grand Newman s'exprimait en des termes qui semblent prédire celle qui se déroule sous nos yeux :

> « L'irrévérence envers l'antiquité, la violation fantasque et sans scrupule des commandements et des traditions de nos ancêtres, leurs actes charitables annulés, l'Eglise profanée, le devoir de l'unité dans l'Eglise audacieusement méconnu ; le dédain affiché de ce qu'on appelle une religion de groupe (aujourd'hui l'on dirait : religion sociologique) ; l'indifférence croissante sur le *Credo* catholique ; les discussions, les comparaisons, les réfutations, toute la kyrielle d'argumentations présomptueuses auxquelles on soumet ses articles sacrés ; les critiques innombrables et discordantes de la Liturgie qui ont éclaté de toute part autour de nous ; enfin l'état d'esprit mécontent qu'on observe partout et la soif d'un bouleversement général : que signifient tous ces symptômes, sinon que l'esprit d'un Saül est toujours vivant, cette insoumission opiniâtre qui est le contraire même du zèle de David, la volonté de briser et d'abattre toutes les ordonnances divines, au lieu de bâtir sur elles [9] ? »

Newman évoque alors le châtiment qui menace une telle attitude [10]. Je n'ose poursuivre la citation. Mais déjà ses remarques nous ont introduits dans la seconde sphère, la sphère intellectuelle de la contestation.

On a justement observé que lorsque l'intelligence est réduite à l'entendement, lorsqu'elle est nivelée, privée de toute profondeur, elle

---

8. *Institution et charismes,* dans *La Théologie du renouveau.* Actes du congrès théologique de Toronto, septembre 1967. Paris, Ed. du Cerf, 1968, t. 1, p. 319. Du même, *Thoughts on Theology after Vatican II,* dans *The Dublin Review,* Summer 1968, pp. 106-113.

9. *Neuvième sermon universitaire,* 2 décembre 1832, n° 25 (trad. Paul RENAUDIN, pp. 208-209).

10. « Avec le péché de Saül, c'est le sort de Saül qui attend ses adeptes : le trouble d'esprit, l'aberration, la fuite de la présence divine, la faiblesse, les témérités, les desseins changeants, le jugement aveuglé, la peur de la multitude (= de l'opinion), l'éloignement des hommes de bien, la soumission à leurs pires ennemis, les rois des Amalécites ou les magiciennes d'Endor... Tel sera le juste châtiment de ceux qui font confiance à leur propre volonté plutôt qu'à la Parole de Dieu. » — « Newman, a highly strung spirit, was suffering inward agony from the assault of Liberalism on his beloved Anglican Church » : John C. THIRLWALL, *Newman's Poetry and Conversion,* dans *The Dublin Review,* Spring 1968, p. 83.

devient pour l'homme un principe d'oppression. C'est ce qui ressortait des analyses d'Erik Weil et de Paul Ricoeur que nous citions en commençant. D'où la révolte violente, qui s'exprime à la fois par une exaltation de l'irrationnel et par le refus critique des résultats aliénants. Seulement, comme souvent il arrive, cette révolte demeure prisonnière du présupposé qui la provoque. Une même idée réduite de l'intelligence continue de la dominer. Ainsi les deux contraires qui s'affrontent demeurent unis dans le même genre. La fonction calculatrice et constructrice d'une part, et d'autre part la fonction critique et destructrice sont les deux orientations adverses du même entendement, alors que ce qui s'imposerait, pour une solution positive de la crise, serait l'ouverture à une dimension nouvelle. Ce serait le rétablissement de l'esprit dans son intégrité par le recours (je prends le mot dans son sens le plus large) à sa fonction contemplative [11]. Or c'est là ce qui manque habituellement ; c'est là ce qui manque aussi bien lorsque la crise actuelle de l'intelligence atteint les croyants eux-mêmes et se trouve ainsi transportée, pour la miner, à l'intérieur de la foi.

En effet, lorsque la fonction critique entre seule en activité, elle en vient vite à tout pulvériser. Elle ne permet plus de voir ni les constantes de l'esprit, ni celles de la tradition doctrinale, ni la continuité et l'unicité de la vérité révélée à travers les diverses expressions culturelles qui coïncident ou se succèdent. Alors la révélation divine, parce qu'elle s'exprime inévitablement dans des signes, se trouve réduite à une suite de pensées et d'interprétations tout humaines. Alors la foi chrétienne, prise en son authenticité première, n'est plus qu'un fait de culture, important sans doute, mais, comme tel, dépassé. Alors la théologie, ou ce qu'on appelle encore de ce nom, doit apporter une réponse immédiate aux questions de l'homme d'aujourd'hui, sans plus se soucier de l'homme de toujours, et le théologien, au lieu d'avoir à approfondir en vue de l'actualiser le message du Christ, n'a d'autre préoccupation, dans sa volonté d'actualisme, que d'être toujours plus « en pointe ». Alors, au mépris de tout véritable esprit critique, l'esprit de critique finit par prévaloir. Il trouve naturellement un terrain d'élection dans une littérature sacrée dont l'objet dernier n'est atteint qu'à travers images et symboles. Alors les penseurs chrétiens de tout siècle sont dédaignés, comme n'ayant plus rien à nous dire ; les formules traditionnelles de la foi sont présentées comme d'instinct sous un jour

11. Cfr Marguerite LENA, *Dimensions de l'intelligence*, dans *Axes*, 3, mars 1969, pp. 13-21 ; pp. 15-16 : « Nous assistons à une spécialisation de l'intelligence dans les problèmes de moyens et à un vaste désarroi de la réflexion sur les fins. L'extraordinaire réussite de la technique et l'échec tout aussi manifeste des hommes à s'entendre au plan politique en sont des signes sensibles... Nous disposons d'un incomparable réseau de moyens de communications, et la communication avorte, etc. »

qui permet de les ridiculiser, afin d'en réclamer le remplacement pur et simple, et sous couleur de changer le langage c'est le fond même de la foi qu'on évacue. Alors l'idée d'un approfondissement du mystère cède le pas à celle de l'élaboration d'une philosophie se voulant supérieure, et ce n'est plus seulement l'objet de la foi qui change : la spécificité de la foi disparaît. Alors encore on emprunte de toute main les éléments qui pourront être exploités en un sens négatif : qui ne sait, à cet égard, l'usage fait de l'œuvre d'un Bultmann par des hommes qui seraient bien incapables de l'étudier critiquement ? ou les citations abusives de quelques formules de Bonhoeffer ? Alors toute récrimination, toute excitation est déclarée prophétique, même s'il est trop clair qu'elle procède de l'ignorance, ou du parti pris, ou de concessions à l'opinion du jour, et qu'elle offre tous les signes du plus faux prophétisme. Alors se répand une littérature de bas étage, pleine de slogans publicitaires, qui se répand d'autant plus vite qu'elle ne s'adresse guère à l'intelligence critique, qui flatte les passions du jour et favorise toutes les confusions.

Ne craignons pas de le dire : rien de tout cela ne porte de promesses. Une foi qui se dissout ne peut rien féconder. Une communauté qui se désagrège est incapable de rayonner ou d'attirer. L'agitation n'est pas la vie. Le dernier slogan n'est pas une pensée neuve. Les critiques les plus fracassantes sont aussi les plus stériles. L'audace véritable est tout autre chose et, comme le remarquait hier un théologien protestant, bien des gestes qui se croient audacieux ne sont qu'« une sorte d'évasion dans la contestation [12] ». La « créativité » n'est pas d'ordinaire le fait de ceux qui s'en vantent, et dans les choses de la foi et de la vie chrétienne moins encore que partout ailleurs. — De tels propos, je le sais, risquent de faire classer leur auteur dans quelque catégorie infamante. On le traitera de « conservateur », ou de « réactionnaire », ou d'« intégriste », ou simplement de « dépassé », — tant les mots peuvent être détournés de leur sens ou appliqués de travers. Il n'en est pas moins certain que tout l'avenir de l'Eglise, toute la fécondité de sa mission, tout ce qu'elle peut et doit apporter au monde, dépend aujourd'hui d'un réveil énergique de la foi. Libérer la conscience chrétienne d'un négativisme morbide, d'une neurasthénie qui la ronge, d'un complexe d'infériorité qui la paralyse, d'un réseau d'équivoques qui l'étouffe, c'est poser la condition première du renouvellement auquel l'Eglise aspire.

*
* *

12. Georges CRESPY, *Une théologie pour demain*, dans *La Vie protestante*, 19 avril 1968.

De ce renouvellement, le dernier concile a tracé le programme. Chacun s'en réclame (ou s'en réclamait), mais en des sens divers. En fait, il est peu connu, peu suivi. Plusieurs de ceux qui prétendaient être les seuls à le prendre au sérieux, aujourd'hui le dédaignent. Dès la première heure, une interprétation déformante avait commencé d'en être répandue. Ceux qui ont participé de près à ses travaux le savent [13]. En veut-on quelques exemples ?

La constitution *Dei verbum* concentre le regard du croyant sur Jésus-Christ, Parole de Dieu substantielle, « médiateur en même temps que plénitude de la révélation ». Elle montre l'Ecriture lui rendant témoignage. Elle articule les deux Testaments l'un sur l'autre. En même temps qu'elle encourage le travail critique des exégètes, elle rappelle avec force la nécessité de lire les Livres saints dans la foi et de les interpréter suivant la Tradition. — Or voici que chez beaucoup la personne de Jésus s'efface ; voici que l'Ancien Testament, lui-même déformé, est dressé contre le Nouveau [14] ; voici que se développe un biblicisme étroit qui fait fi de toute tradition et qui se dévore lui-même ; voici qu'à partir de ce biblicisme on élabore la notion d'une « foi en l'avenir » dont on ne voit plus ce qu'elle conserve de l'Evangile de Jésus-Christ. Ecoutons cependant cet avertissement salutaire, tombé d'une bouche protestante : « Il ne saurait être question dans l'Eglise, dit Karl Barth, de sauter pour ainsi dire par-dessus les siècles et de se rattacher immédiatement à la Bible... C'est ce qu'a fait le biblicisme, rejetant avec éclat le symbole de Nicée, l'orthodoxie, la scolastique, les Pères de l'Eglise, les Confessions de foi, pour s'en tenir 'uniquement à la Bible'... Or, chose étrange, ce procédé a toujours abouti à une théologie très 'moderne'. Ces biblicistes décidés partageaient la philosophie de leur temps ; ils ont retrouvé dans la Bible leurs propres idées : ils s'étaient libérés des dogmes de l'Eglise, mais non pas de leurs dogmes et de leurs conceptions propres [15] ».

La constitution *Lumen gentium* nous parle de l'Eglise, tout d'abord, comme d'un mystère, d'un don de Dieu, d'une réalité qui ne vient pas de l'homme. Ceux qui sont agrégés à cette Eglise forment le

---

13. Yves CONGAR, *Au milieu des orages*, p. 8 : « Ce n'est pas dans l'œuvre conciliaire que certaines contestations prennent leur inspiration, c'est même parfois en contradiction avec elle : des contestations qui aboutissent et qui parfois même visent à démolir et à saccager. »

14. On s'efforce alors de nous ramener à « la foi d'Israël », que l'Eglise aurait depuis longtemps abandonnée pour le « platonisme » ; toute dualité de nature et de surnaturel, de liberté humaine et de grâce, de révélation générale et particulière, de terre et de ciel..., devrait être simplement évacuée, etc.

15. Karl BARTH, *Credo*, p. 226. Nous abrégeons quelque peu (trad. P. et J. JUNDT. Paris, 'Je sers', 1936). Barth a mis plus d'une fois les catholiques en garde contre la tentation de renouveler aujourd'hui les erreurs commises dans le passé par la pensée protestante.

peuple de Dieu, en marche vers la cité éternelle. Tous sont appelés, dans son sein, à la sainteté. Pour les guider dans cette marche, le Seigneur a donné à son Eglise une constitution hiérarchique, le collège épiscopal dont le pape est le chef ayant la triple mission d'enseigner, de sanctifier et de gouverner... — Or, de divers côtés, on semble ne vouloir retenir de cette doctrine que l'idée, ou plutôt l'expression, de « peuple de Dieu », pour transformer l'Eglise en une vaste démocratie [16]. Par un contresens analogue, on corrompt l'idée de la collégialité épiscopale, en voulant l'étendre à tous les ordres et en la confondant avec celle d'un gouvernement d'assemblée ; on l'exploite absurdement contre la papauté. On critique ce qu'on appelle « l'Eglise institutionnelle » au nom d'un idéal de christianisme amorphe aussi contraire à tout réalisme qu'à la foi catholique et à l'histoire des origines, etc. Par là ne sont pas seulement encouragés des abus et des désordres pratiques : c'est la constitution divine de l'Eglise, c'est son essence même, telle qu'elle existait dès le premier jour, qui est atteinte.

Quant à la constitution *Gaudium et spes*, que certains voudraient retenir seule, si elle nous recommande ' l'ouverture au monde ', c'est en spécifiant le sens où elle prend ce mot ; et c'est au nom du dynamisme de notre foi, contre un repliement craintif ou égoïste, qui était le signe d'une perte de vitalité ; c'est pour viser à remplir dans le monde le rôle de l'âme dans le corps, suivant la formule célèbre de l'Epître à Diognète rappelée par le concile ; c'est en fin de compte pour faire pénétrer dans le monde l'esprit de l'Evangile et pour annoncer au monde le salut qui vient du Christ. — Or n'arrive-t-il pas que, tout à l'inverse, une telle ' ouverture ' devienne un oubli du salut, un éloignement de l'Evangile, une marche au sécularisme, un laisser-aller de la foi et des mœurs, bref, une dissolution dans le monde, une abdication, une perte d'identité, c'est-à-dire la trahison de notre devoir envers le monde ?

Parce que le concile, suivant en cela un désir de Jean XXIII, n'a pas voulu définir de nouveaux dogmes ni prononcer d'anathèmes, plusieurs en concluent que l'Eglise n'aurait plus le droit de juger de rien ni de personne ; ils préconisent un « pluralisme » qui n'est plus le pluralisme des écoles théologiques dans l'illustration de la même foi normative, mais celui de croyances foncièrement diverses. On

16. Yves CONGAR, *op. cit.*, p. 86 : « Il existe aujourd'hui une certaine façon de se réclamer de l'idée de Peuple de Dieu, et donc de concevoir celle-ci qui n'est pas entièrement correcte. Souvent, aujourd'hui, les fidèles revendiquent la liberté de décision ou prennent une initiative, en disant : Nous sommes le Peuple de Dieu, comme si l'expression avait le sens politique du ' peuple ' opposé aux gouvernants ; comme si elle désignait une simple somme ou masse indifférenciée, non une communauté structurée, etc. ». Dans le même sens, il arrive qu'on oppose la démocratie d'aujourd'hui au paternalisme d'hier, mais en appelant paternalisme tout exercice réel de l'autorité spirituelle.

sait aussi comment le décret sur la liberté religieuse est faussé lorsque, au rebours de son enseignement le plus explicite, on en veut conclure qu'il n'y a plus à annoncer l'Evangile, alors qu'il nous rappelle le devoir urgent de cette annonce (quels que soient en pratique les délais ou quelles que soient les formes exigées par les circonstances) ? Et que d'observations analogues pourraient être faites à propos de la constitution sur la liturgie, parfois sacrilègement bafouée, ou des décrets sur l'œcuménisme, sur la vie religieuse, etc. ! Quelles misérables réalités, quelles dégradations, allant quelquefois jusqu'à la perversion, se cachent, en certains cas, sous le mensonge du mot de « renouveau » [17] !

Une caricature, parue dans un hebdomadaire américain, me paraît bien traduire le sentiment de stupeur qui s'empare d'un nombre grandissant d'observateurs, devant ce qui se passe aujourd'hui dans l'Eglise catholique. Un ecclésiastique s'installe dans un taxi ; le conducteur, se retournant vers lui, lui demande, non dans les termes usuels, mais en langage biblique : « Whither Goest Thou ? » — Où va l'Eglise ? C'est la question que partout l'on se pose. Va-t-elle sombrer dans la décomposition ? Ou bien se renouvellera-t-elle, selon la lettre et l'esprit du concile, pour avancer avec entrain « sur la route des temps nouveaux » et mieux remplir sa mission dans le monde ?

*
* *

Tout ce qui a été dit jusqu'ici ne doit pas être interprété comme un signe de pessimisme. C'est le propre des temps de crise que le meilleur s'y mêle au pire. La promesse du Christ ne peut faillir. L'Esprit du Christ n'abandonnera pas son Eglise. Aujourd'hui même, cet Esprit souffle, il inspire des merveilles, le plus souvent cachées. Nous connaissons maintenant certaines des merveilles qu'Il a suscitées dans les générations précédentes, souvent si injustement décriées : demain, l'on connaîtra celles qui fleurissent au sein de notre génération. Ce qui vient d'être décrit en quelques traits est une idéologie bruyante : malgré les ravages trop réels qu'elle a déjà causés, elle n'affecte pas la vie profonde. Ce n'est là ni la réflexion théologique sérieuse, ni les efforts méthodiques de pastorale, ni la floraison des formes nouvelles, si nombreuses, d'apostolat, de dévouement et de

17. Nous nous sommes expliqué sur plusieurs de ces points en commentant partiellement les trois grandes constitutions conciliaires : *La révélation divine*, comm. du prooemium et du chapitre premier. Paris, Ed. du Cerf, 1968, t. 1 ; *Paradoxe et mystère de l'Eglise*. Paris, Aubier, 1967 ; *Athéisme et sens de l'homme*. Une requête de « Gaudium et spes ». Coll. 'Foi vivante'. Paris, Ed. du Cerf. 1968.

service, ni le silence et le sacrifice de tant d'humbles chrétiens dont la fidélité est invulnérable à toute crise et que Dieu seul connaît.

Si l'on observe bien des faits de mondanisation vulgaire qui se présentent comme des progrès traçant les voies de l'avenir alors qu'ils accentuent les fléchissements du proche passé, on assiste aussi, provenant de l'impulsion du concile, à une extraordinaire fermentation, qui permet de parler, non certes d'une Eglise nouvelle, mais de l'Eglise du renouveau. Nombreux sont ceux que l'idéologie, le bavardage ou l'intimidation ne détournent pas de la réflexion et de la prière, et qui n'en sont que plus activement charitables, plus prêts à toutes les transformations qu'exige la constance de la charité. Parmi ceux-là même qui se raidissent dans une attitude de défense et qui paraissent méfiants à l'endroit des renouvellements les plus désirables, beaucoup se rallieraient sans peine à ce que nos chefs spirituels leur demandent, s'ils n'en étaient détournés par tant d'équivoques et de faux renouvellements. Si la génération présente n'est pas riche en noms prestigieux comme le fut le catholicisme en France pendant la première partie du siècle, du moins ne manque-t-il pas parmi nous de vrais prophètes, soit qu'ils secouent nos consciences en nous désignant les grandes tâches sociales de l'heure, soit qu'ils nous appellent à cette conversion intime sans laquelle nos premiers efforts n'auraient pas de suite, soit plus encore qu'ils prennent sans bruit les initiatives qui s'imposeront un jour comme exemplaires. Comme toujours, ils ne seront reconnus tels par tous que bien plus tard ; comme toujours, ils sont d'abord vilipendés, ou leur voix est étouffée, car ils ne flattent pas l'opinion et leur message paraît dur ; mais ils contribuent, sous l'action de l'Esprit, à maintenir l'Eglise dans la direction droite, en lui frayant des voies nouvelles qui lui permettent d'avancer. Songeons également à la fraîcheur de vie chrétienne qu'il nous est donné de percevoir en certaines jeunes chrétientés : ce sont comme des poussées de sève, d'une qualité parfois exquise, et qui pourront dans l'avenir nous communiquer un nouvel élan. Et songeons encore à ces chrétiens formés à la rude école de régimes persécuteurs, demeurés héroïquement fidèles, ayant affermi et purifié leur foi au cours d'une longue épreuve, connaissant d'expérience le prix de cette foi. Lorsque des échanges plus nombreux et plus libres pourront s'établir entre eux et nous, ce sera une nouvelle actualisation de cette *communio sanctorum* qui se réalise sans cesse entre les divers membres de l'Eglise et, si nous le voulons, une nouvelle chance pour l'humanisation de notre monde.

Tout cela existe, à cette heure même, dans l'Eglise. Ce que nous avons déploré en premier lieu chez les spécialistes de la critique, c'est précisément le refus ou l'incapacité de l'apercevoir. C'est une obnubilation du regard qui les rend aveugles à la plus profonde réalité **dans le présent comme dans le passé : soit qu'ils rêvent d'une Eglise**

parfaite dont il est trop évident qu'ils ne la trouveront jamais, — soit que, dégoûtés de l'Evangile ou s'imaginant l'avoir dépassé, ils ne sachent plus en apprécier les fruits. A l'aggiornamento de l'Eglise ils opposent alors, au nom d'un mythe de « l'homme moderne », une volonté de mutation totale, s'acharnant en doctrinaires contre ce qui, pour un chrétien fidèle, est au contraire et sera toujours le bien le plus précieux. Comme cet Hyménée et ce Philète dont parle saint Paul à Timothée, qui s'estimaient déjà ressuscités, parfaits, dans l'illusion de leur supériorité ils se détournent en réalité du Dieu vivant pour adorer les idoles de leur cœur [18].

Les signes que nous venons de relever n'en existent pas moins. Ils sont aptes, malgré tant de causes d'affliction, à nous entretenir dans un espoir joyeux. Et nous y joindrons, encore au dehors de l'Eglise et sur ses frontières, les appels de tant d'hommes qui cherchent Dieu, sans toujours le savoir, et qui semblent n'attendre que la rencontre de chrétiens plus vivants pour se joindre à eux. — Certes, même si tous ces signes ne nous étaient pas donnés, notre espérance devrait demeurer intacte : n'est-ce pas dans les temps obscurs que l'espérance est la plus belle ? Mais ils nous sont réellement donnés. Au cœur de notre histoire, l'Evangile s'est inséré, — cet Evangile qui est Jésus lui-même [19]. Il demeure toujours inséré, Source toujours jaillissante, au cœur de notre actualité si dramatique. L'Eglise, à laquelle il fut confié, en tire à chaque génération *nova et vetera*. C'est ce qu'elle vient de faire encore en ce récent concile. Elle n'y a pas fait appel en vain à l'initiative et à la liberté de tous. Il y avait là, bien entendu, un risque à courir : des incompréhensions, des surenchères, des abus de tout ordre étaient à prévoir. Il était fatal aussi que dans l'application se produisissent quelques faux pas. Mais souvent ces faux pas ne sont en effet que des accidents de marche [20] et même s'il arrive qu'ils soient graves, tous ne sont pas irrémédiables. Le concile a envisagé ce risque [21], il l'a couru, en faisant confiance à l'Esprit. Ce ne sont pas les misères de l'heure présente qui nous empêcheront de nous en réjouir.

*
* *

18. Ce n'est pas sans fondement que M. Pierre HENRI-SIMON a parlé de « ces théologiens avancés qui se manifestent dans des hebdomadaires de pointe pour encenser les idoles » : dans *Choisir*, Genève, avril 1969, p. 29. Cfr *2 Tm 2*, 17-18.

19. Cfr la constitution *Dei verbum*, ch. premier. Franz MUSSNER, *Evangile et centre de l'Evangile*, dans *Le message de Jésus et l'interprétation moderne*. Paris, Ed. du Cerf, 1969.

20. Plus d'une expérience très concrète nous confirme dans l'heureuse certitude que beaucoup, aujourd'hui, qui se laissent décourager, ou semblent même donner des gages au pire désordre, ne le font que par ignorance, ou timidité, ou inconscient conformisme, sans que leur fidélité profonde soit atteinte.

21. Cfr l'intervention de Dom Christopher BUTLER en congrégation générale, à la deuxième session du concile (1963).

Il reste cependant que des conditions s'imposent, si nous voulons, surmontant la crise présente comme l'avion qui lutte quelque temps contre la tempête avant de gagner les hautes sphères, cesser de tourner sur nous-mêmes dans une vaine agitation, pour mettre le cap en avant. J'en indiquerai, pour terminer, deux qui me paraissent des plus fondamentales.

La première condition est l'*amour de Jésus-Christ*. C'est cet amour qui fait le chrétien [22]. Cela ne changera pas. Selon les siècles et selon les individus, il revêt des formes et se charge de nuances bien diverses ; mais jamais il ne peut manquer. Or il est aujourd'hui combattu. Il est déclaré caduc, illusoire, ou tourné en dérision. Les arguments ne manquent pas, tirés de toutes sortes de disciplines, à ceux qui veulent l'expulser du cœur chrétien. Les uns déclarent qu'un tel amour s'adresse à un fantôme, parce que le Jésus de l'histoire, le seul Jésus réel est inaccessible à nos investigations. Pour d'autres, la succession des cultures, étrangères les unes aux autres, l'éloigne de nous chaque jour davantage et ne nous permet plus de faire nôtres les définitions dogmatiques de l'ancienne Eglise. D'autres encore se persuadent et cherchent à nous expliquer, au nom des progrès de la psychologie et plus particulièrement au nom des révélations de la psychanalyse, que cet amour nous entretient dans une « religion » sentimentale, aux sources troubles, indigne de l'homme adulte, à laquelle il nous faut courageusement renoncer pour entrer dans la foi. Ou bien, on nous déclare que l'amour de Jésus-Christ, l'attachement à sa personne, nous rejette en arrière ou nous transporte dans les nuages, alors qu'il s'agit, pour être fidèle à l'élan qui s'origine au Christ, de le chercher et de l'aimer dans les hommes d'aujourd'hui et de demain. Certains enfin, qui se veulent avant tout philosophes, et qui le peuvent être en effet, nous invitent à une réflexion jugée supérieure ; ils s'efforcent de nous faire comprendre que le christianisme véritable ne peut plus être du tout celui qu'il fut jusqu'à une époque récente : nous ne le trouverons plus dans l'étroit personnalisme, fruit d'une pensée mesquine, qui fut celui d'un Origène ou d'un Bernard, d'un Augustin ou d'un Thomas d'Aquin, celui encore d'un Moehler ou d'un Newman, comme il avait été celui des premiers apôtres, notamment d'un saint Paul, et comme l'ont vécu tant de saints sans prétention de pensée, — mais dans la gnose qui le comprend.

Il semble ainsi que de tous les horizons du savoir, depuis ceux de l'herméneutique jusqu'à ceux de la plus haute spéculation, les progrès réalisés par l'esprit humain en ces derniers temps se réunis-

22. Cfr Hans Urs von Balthasar, *« Chi non ama il Signore, sia anathema »*, dans *L'Oss. Rom.*, 5 aprile 1969, p. 3.

sent pour nous détourner de cet amour de Jésus-Christ dont saint Paul déclarait que rien, absolument rien ne pourrait jamais le séparer [23]. Tout semble se liguer pour rejeter dans les limbes d'une mentalité infantile un Teilhard de Chardin qui, hier encore, s'écriait en paraphrasant l'Apôtre : « Je sais que rien au monde n'est assez violent, ou étincelant, ou démesurément vaste, pour nous arracher à Notre Seigneur ou nous l'éclipser, ou nous faire sortir de Lui : ni les Anges, ni la Vie, ni la Mort, ni la hauteur, ni la profondeur, ni les abîmes du passé, ni les révélations de l'avenir, rien ne doit être capable de nous séparer de la Charité de Notre Seigneur » [24]. — Mais ce n'est vraiment là qu'une apparence. Car il s'agit, à chaque fois, d'une conclusion abusive.

D'une exégèse rigoureusement conduite, la Figure de Jésus ressort toujours, dégagée de traits peut-être adventices, en tout cas d'interprétations médiocres, plus énigmatique pour les uns, pour les autres plus mystérieuse ; si l'on y regarde d'un peu près, on s'aperçoit que les négations ou les réductions auxquelles nous conduit certaine exégèse ne sont obtenues que grâce à un véritable « massacre philologique [25] ». On a pu, tout au contraire, écrire récemment que pour aborder le problème central posé à l'herméneutique de la prédication de Jésus, d'une façon qui ne fasse pas violence aux textes mais rende intelligibles en les unissant les différentes séries d'affirmations, la base la meilleure était offerte par le dogme christologique de l'Eglise [26]. De même, sans méconnaître les apports nouveaux de ce qu'on nomme les sciences humaines, on est en droit d'estimer que dans les maximes absolues et dans les prétentions totalitaires d'un certain nombre de leurs représentants, elles outrepassent étrangement le domaine de leur compétence et font preuve d'un dogmatisme contraire à l'esprit scien-

---

23. *Rm 8*, 38-39.

24. Cfr « *L'Eternel Féminin* », suivi de « *Teilhard et notre temps* », seconde partie, ch. 4. Paris, Aubier, 1968, spécialement pp. 296-297.

25. Hans URS VON BALTHASAR, *La gloire et la croix*, t. 1 (coll. 'Théologie', Paris, Aubier, 1965), p. 398 : « Une séparation... entre un Jésus de la prophétie vétérotestamentaire, qui serait à l'arrière-plan des synoptiques, et un Jésus divinisé chez Paul et Jean, n'a jamais pu être proprement établie. Les textes ne l'autorisent pas, à moins d'un tel massacre philologique que l'ensemble de la figure spirituelle, qui est claire et transparente dans l'hypothèse de l'identification, dégénère en une énigme pleine de contradictions. » Cfr p. 397 : « Si la calme rectitude du chemin qui mène Jésus à sa perte était une construction postérieure des disciples, ceux-ci auraient possédé un génie religieux tellement surhumain qu'il dépasserait de loin celui du modèle... ».

26. Heinz SCHUERMANN, *L'herméneutique de la prédication de Jésus*, dans *Le message de Jésus et l'interprétation moderne*, p. 149. Cfr Christopher BUTLER, *L'idée de l'Eglise* (tr. fr., 1965), p. 205 : « Il n'est pas très vraisemblable que la conscience collective ait créé le Jésus du Nouveau Testament... ; il est beaucoup plus probable qu'elle n'a pas réussi, dans sa tradition des faits, à faire justice à sa grandeur et à l'éclat de sa pensée. »

tifique [27]. Celui qui confond avec dédain l'amour de Jésus-Christ avec quelque forme basse ou aveugle de sentimentalité, risque bien d'ouvrir les voies au retour de ce misérable état que saint Paul caractérisait comme « sine affectione » [28]. Quant à opposer l'amour du prochain à l'amour du Christ qui en est la source, c'est là pur arbitraire, comme ne cesse de le montrer l'exemple de ceux qui, depuis vingt siècles, se sont abreuvés à cette source : tels, hier encore, un Charles de Foucauld, ce « frère universel », ou un Jules Monchanin [29], et combien d'autres... Pour juger enfin de ce qu'est ou n'est pas le vrai christianisme, nous préférerons toujours nous en remettre aux saints qui le vivent, aujourd'hui comme jadis, sans essayer d'en sortir, plutôt qu'aux philosophes qui prétendent le surplomber, — et cette préférence ne comporte à nos yeux aucun mépris pour la philosophie.

Ces réflexions trop rapides ne prétendent nullement opposer une simple fin de non-recevoir aux objections signalées. Bien au contraire. Elles ne s'opposent qu'à des conformismes destructeurs. Elles veulent être en même temps une invitation pressante à l'exécution plus décidée d'un vaste programme de recherches qui, nonobstant une masse énorme de travaux, trop mal connus, trop peu vulgarisés dans la masse chrétienne, n'a pas encore atteint toute l'ampleur ni toujours toute la hardiesse désirables. L'alliance de l'esprit critique et de l'esprit religieux est toujours un gage de renouveau chrétien. Mais si nous avons encore bien des progrès à réaliser à cet égard, rien du moins ne nous empêche aujourd'hui même de redire avec assurance, à la suite d'un savant éminent, Jean Ladrière : « Nos œuvres s'en vont avec la poussière des siècles, dans l'hémorragie universelle de néguentropie qui entraîne toute chose, en ce monde, vers sa mort. Mais un jour s'est levé, qui ne finira plus jamais. Il vient à nous de l'obscurité de Nazareth et nous atteint à travers les siècles : il nous entraîne au-delà de toutes les naissances et de toutes les morts, jusqu'à l'instant du jugement et de l'accomplissement, jusque dans la vie à venir, jusque dans les profondeurs de l'éternité, c'est-à-dire jusqu'au centre même de la vérité. L'espérance a déjà commencé : elle ne peut plus finir [30]. »

La deuxième condition fondamentale est l'*amour et le souci de l'unité catholique*. La première lui est étroitement liée. Le vieux contraste que certains se plaisent aujourd'hui encore à afficher entre

27. Cfr Antoine DELZANT, *La science, mythe de la philosophie*, dans *Axes*, 2, février 1969.
28. *Rm 1*, 31.
29. Cfr Henri DE LUBAC, *Images de l'abbé Monchanin*. Paris, Aubier, 1967.
30. Jean LADRIÈRE, *Pour une conception organique de l'Université*, dans *N.R.Th.*, février 1968, p. 163. Voir aussi Paul TOINET, *Promotion de la foi*, Paris, Beauchesne, 1969, spécialement le ch. 6, « Actualité de Jésus ».

l'Eglise et l'Evangile est un thème facile, car il est bien évident, faut-il le redire, qu'à aucune époque, en aucun lieu, l'Eglise, dans ses membres, n'est pleinement fidèle ; le péché, qui règne partout, ne l'épargne pas, — ni le péché, ni toutes les autres marques de la faiblesse humaine. Il n'en est pas moins vrai que c'est toujours l'Eglise qui nous transmet l'Evangile et qu'aujourd'hui plus que jamais elle nous appelle, par ses voix les plus autorisées, à un renouveau vraiment évangélique ; mais bien plus, quoi qu'il en soit de cas particuliers, il est aujourd'hui plus vrai que jamais que la critique généralisée qui s'abat sur l'Eglise est liée à un mouvement qui s'écarte de l'Evangile. L'acharnement avec lequel il arrive qu'on oppose aux enseignements de ses chefs spirituels « l'opinion publique mondiale » ne fait que révéler en clair une disposition qui, en bien d'autres cas, se laisse aisément percevoir. Il n'y aurait pas lieu de s'en émouvoir si de tels jugements provenaient du dehors. Mais lorsque chacun se donne pour mission de tout critiquer à loisir, lorsque chacun songe avant tout à revendiquer pour soi, lorsque chacun entreprend de refondre dogme et morale à sa guise, l'Eglise se désagrège. Lorsque le centre de l'unité devient la cible des attaques les plus passionnées, chacun s'estimant en droit, à tout propos, d'adresser au successeur de Pierre, devant le monde entier, des reproches hautains, l'Eglise, toute l'Eglise est blessée au cœur. Ceux qui, à l'heure actuelle, se laissent aller à de tels excès, ne savent pas ce qu'ils font. Quelque prétexte qu'ils invoquent, ils tournent le dos à l'Evangile. Ils scandalisent, au sens propre, nombre de leurs frères. Ils encouragent, qu'ils le veuillent ou non, le pullulement de petits groupes dont les prétentions sectaires n'ont d'égale que la pauvreté spirituelle. Ils insultent *tous ceux qui conservent quelque sens des exigences du nom chrétien.* Ils peinent tous les hommes de cœur. Autant qu'il dépend d'eux, ils ruinent l'Eglise : car une Eglise où s'installerait un tel désordre et où régneraient de pareilles mœurs serait vouée à sa perte. Elle serait, en attendant, sans efficacité, sans élan missionnaire, sans vertu œcuménique.

A ces débordements anarchiques, qui ne manquent pas de grands mots pour se couvrir, qu'il nous soit permis d'opposer en finissant un très simple témoignage. Il nous vient, posthume, d'une femme, supérieurement intelligente, qui passa toute son existence au service des pauvres, dans un milieu incroyant et hostile. On a recueilli, depuis sa mort survenue en 1964, divers petits écrits de Madeleine Delbrêl. Le lecteur peut y apprendre, ou y reconnaître, ce qu'est une authentique spiritualité chrétienne ; il peut la comparer à la pureté raffinée de certaines spiritualités cérébrales au nom desquelles est critiqué le christianisme « vulgaire », seul connu des saints comme des chrétiens moyens jusqu'à nos jours. Or, voici l'extrait d'une

« Partageant depuis dix-huit ans la vie d'une population non seulement sans foi, mais sans mémoire chrétienne ; liée très profondément à ce que l'Eglise, en France, porte de *nova* et de *vetera*, persuadée que notre fidélité exige un élan missionnaire sans cesse plus ardent en même temps qu'un enracinement d'obéissance toujours plus fort, j'ai désiré aller à Rome, au nom de nous tous... Pour que ce soit un acte de foi et rien de plus, je suis arrivée à Rome le matin ; je suis allée tout droit sur le tombeau de saint Pierre... J'y suis restée toute la journée et suis repartie à Paris le soir [31]. »

Admirable grandeur de ce simple geste ! Il est plus puissant pour maintenir la cohésion de l'Eglise que tant de gestes contraires pour la désagréger. Un tel sens de la nécessaire unité catholique est d'ailleurs en deçà ou, si l'on veut, au-delà de toutes les discussions qui peuvent légitimement s'instaurer, dans les limites de l'institution divine et sans recourir à des moyens de pression, sur le meilleur mode de gouvernement de l'Eglise en un moment donné, eu égard aux circonstances [32]. En ce domaine encore, il ne s'agit nullement de proscrire ou de gêner la recherche : il s'agit au contraire de lui assurer le climat qui doit lui permettre de se poursuivre avec fruit.

Parlant devant cette noble assemblée, dans la grande Université de Saint-Louis, j'ai conscience de n'avoir pas parlé, comme quelques-uns pouvaient s'y attendre, en savant. Peut-être convient-il de m'en excuser d'un mot. J'ai toutefois conscience d'avoir parlé en théologien. Ne faut-il pas, lorsque la gravité de l'heure le demande, que le théologien sache suspendre pour un moment ses enquêtes historiques ou ses constructions et ses recherches personnelles, — auxquelles il aurait d'ailleurs tort en tout temps d'attacher une importance excessive, — pour se souvenir que toute son existence de théologien et toute l'autorité que cette profession lui vaut sont fondées avant tout sur la charge qu'il a reçue, pour la défense et l'illustration de la foi de l'Eglise [33] ?

*69 - Lyon - V^e^*
4 Montée de Fourvière

Henri DE LUBAC, S.J.

31. *La joie de croire*. Paris, Ed. du Seuil, 1968, p. 7. Cfr p. 8 : « A la suite d'un certain nombre de faits survenus ces mois derniers, j'ai eu un grand désir d'aller à Rome. Rome est pour moi une sorte de sacrement du Christ-Eglise... Je désirais faire cette démarche en pleine foi : passer une journée à Saint-Pierre et complètement y prier. Je suis bien arrivée le 6 mai à 8 h. 45... Je suis allée directement à Saint-Pierre. J'en suis sortie deux ou trois fois pour manger et faire quelques courses à côté. A part cela, je suis restée là où me semblait être le meilleur lieu de ma prière : l'autel du pape et le tombeau de saint Pierre. J'ai repris le train à 22 h. 10. »

32. Voir, par exemple, Yves CONGAR, *op. cit.*, pp. 65 ss : « Autorité, initiative, coresponsabilité », ainsi que pp. 115-120 : « Eglise, mon foyer maternel ».

33. Cfr B. C. BUTLER, *loc. cit.*, pp. 106-107.